CONGRÈS FRANÇAIS DE CHIRURGIE

DE L'ORGANISATION

DE

LA CHIRURGIE

EN FRANCE

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la deuxième session du Congrès français de chirurgie, le 18 octobre 1886

PAR

M. OLLIER

PRÉSIDENT

ROYAL COLLEGE OF SURGEONS OF ENGLAND
LIBRARY

LYON

PITRAT AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

4, RUE GENTIL, 4

1887

DE L'ORGANISATION

DE

LA CHIRURGIE

EN FRANCE

Messieurs,

Quand nous nous sommes réunis pour la première fois, il y a dix-huit mois, ce n'était pas sans une certaine préoccupation que nous nous abordions. Nous nous demandions quel serait le succès de notre tentative et comment elle allait être jugée par ceux qui avaient été conviés à y prendre part. Mais ces craintes ne furent pas de longue durée. Dès notre réunion préliminaire, lorsque le comité d'organisation se fut mis en rapport direct avec les adhérents, déjà très nombreux, accourus de tous les coins de la France, nous comprîmes que non seulement notre congrès était parfaitement viable, mais qu'un succès éclatant, que la plupart d'entre nous n'avaient pas osé espérer, allait couronner notre entreprise. Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre, et onze séances consécutives, prolongées presque toutes au delà de l'heure prévue, purent à peine épuiser nos ordres du jour.

Aussi, Messieurs, est-ce avec une entière confiance que nous envisageons aujourd'hui l'avenir de notre institution. On a compris partout le but, à la fois scientifique et patriotique, que nous avons en vue, et les encouragements nous sont arrivés de toutes parts. Ce double but que nous poursuivons nous vaut aujourd'hui de précieuses sympathies. M. le président du Sénat[1] a daigné rehausser par sa présence l'éclat de cette séance d'inauguration, et si M. le ministre de l'Instruction publique, retenu par des engagements antérieurs, n'a pu nous faire le même honneur, il a bien voulu déléguer M. le vice-recteur de l'Académie[2] de Paris, qui déjà l'an dernier, à la séance d'inauguration de notre premier congrès, nous avait apporté le gage de ses sympathies personnelles. M. le doyen de la Faculté[3] et M. le président de l'Académie de médecine[4] nous donnent aussi un nouveau témoignage de l'intérêt qu'ils prennent à notre œuvre. Je remercie en votre nom ces hôtes éminents de l'honneur qu'ils ont daigné nous faire et de la sympathie qu'ils veulent bien nous montrer.

Cette seconde session s'ouvre donc sous les meilleurs auspices. De nombreuses et importantes communications nous sont annoncées, et nos séances réglementaires y suffiront à peine. Grâce au dévouement infatigable de notre cher secrétaire général, M. Pozzi, qui s'est consacré tout entier à notre œuvre, des adhésions précieuses nous sont arrivées de tous côtés, et, d'autre part, nous pouvons vous offrir des installations plus commodes pour la tenue de vos séances et vos réunions de dehors. Je crois être votre interprète en le remerciant publiquement du zèle qu'il

[1] M. Le Royer.
[2] M. Gréard.
[3] M. Béclard.
[4] M. Trélat.

a apporté dans la publication des actes de notre premier congrès et des efforts heureux par lesquels il a assuré le succès du second.

La pensée qui a conduit à la fondation d'un congrès français de chirurgie ne procède pas d'un sentiment nouveau; elle n'est que la continuation et l'appropriation à nos besoins actuels de l'idée qui a présidé à la création de toutes les institutions scientifiques qui ont eu la chirurgie pour objet, depuis la fondation de l'Académie de chirurgie, en 1731, jusqu'à nos jours. C'est toujours l'avancement de la chirurgie et l'extension de son domaine par le travail collectif et les efforts communs. Mais les institutions qui paraissaient suffisantes, il y a quelques années encore, ne peuvent nous satisfaire aujourd'hui, dans les nouvelles conditions qui résultent, d'une part, de l'avancement rapide de la science et de l'art dans tous les pays civilisés, et de l'autre, de la multiplicité des problèmes dont la solution pressante s'impose à tous ceux qui se sont voués à notre noble profession.

Les séances régulières des sociétés savantes, les publications de plus en plus nombreuses de la presse scientifique sont sans doute des agents puissants et rapides pour la diffusion des idées et pour la propagation des doctrines nouvelles. Mais ce dont on peut se contenter pour les sciences philosophiques, spéculatives ou abstraites, devient insuffisant pour les sciences appliquées et surtout pour les sciences du genre de la nôtre, où le passage de la théorie à la pratique, de l'idée à sa réalisation, est souvent plein de difficultés et de périls. C'est alors que les réunions d'hommes cultivant le même objet, animés du même désir de connaître non seulement ce qui peut être vrai, mais ce qui est réel, doivent être particulièrement fécondes. En remplaçant les discussions théoriques trop souvent stériles par des démonstra-

tions directes, on arrive à préparer en quelques jours la solution de questions qui eussent pu rester indécises pendant de longues années, si on les eût discutées à distance.

Les congrès internationaux, qui ont été inaugurés dans cette enceinte même, en 1867 (j'aime à le rappeler aujourd'hui), ont déjà, sous ce rapport, rendu les plus grands services. Réunissant en un même lieu et au même moment des hommes venus de tous les centres scientifiques du monde, ils permettent d'apporter et de concentrer sur un sujet déterminé des documents nombreux qu'il eût été impossible de rassembler autrement. Ils facilitent ainsi et accélèrent la solution des grandes questions que les travaux individuels peuvent à peine effleurer. Indépendamment de leur intérêt scientifique, ces congrès internationaux sont des centres très attrayants de relations confraternelles. Ils mettent en présence des hommes qui se comprennent mieux quand ils se se sont vus face à face, la connaissance personnelle d'un auteur rendant toujours plus facile l'interprétation de ses œuvres.

Ces réunions internationales sont certainement l'idéal des congrès ; malheureusement la multiplicité des langues, dans les lectures et les communications orales, a rendu toute discussion générale impossible. Un congrès en plusieurs langues est d'avance voué à la stérilité, ou du moins à une stérilité relative, au point de vue des débats contradictoires.

Il est regrettable qu'on n'ait pas conservé pour ces congrès internationaux l'unicité de langue qu'on avait acceptée tout d'abord ; mais comme, à l'heure qu'il est, il n'y a plus de langue vivante qui puisse s'imposer, et qu'une langue morte aurait encore plus de difficultés à se faire accepter, il faut réserver les débats contradictoires pour les congrès plus limités où tout le monde peut se comprendre et s'argumenter.

C'est là un des avantages de notre Congrès français de chirurgie. Quoique exclusivement français par la langue, il est ouvert à tous les chirurgiens, de quelque pays qu'il viennent, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Il est donc déjà, par cela même, universel et international, et il prendra de plus en plus ce double caractère, à mesure que nos efforts désintéressés augmenteront le nombre de nos amis du dehors et iront réveiller au loin de vieilles sympathies.

La chirurgie ne peut plus être aujourd'hui l'apanage d'un peuple; elle est cultivée dans tous les pays civilisés, et, bien qu'elle ne brille pas partout du même éclat, il n'est aucune nation qui n'ait contribué à ses progrès. Ce serait donc une erreur que de nous limiter à nos frontières et de ne pas regarder au delà. Rien de ce qui se passe dans le monde chirurgical ne doit nous rester étranger. Le patriotisme ne consiste pas à s'admirer soi-même, en fermant les yeux sur les progrès de ses rivaux, mais à s'enquérir de ces progrès, à se les assimiler et à s'efforcer de les surpasser.

On nous a reproché longtemps de rester trop complaisamment chez nous et de négliger ce qui se faisait ailleurs. Ce reproche a pu être parfaitement fondé à à une certaine époque, mais il est de moins en moins mérité aujourd'hui. C'est cependant par nos habitudes trop sédentaires qu'on peut expliquer la lenteur qu'a mise à se répandre dans nos divers hôpitaux la grande réforme opérée par le pansement de Lister. Nous étions tous sans doute préoccupés de l'antisepsie, et depuis longtemps chacun de nous cherchait de son côté à prévenir les accidents infectieux des plaies, et arrivait, par des procédés divers, à atténuer plus ou moins la mortalité de ses opérés. Mais nous étions encore attardés dans des demi-mesures, que l'antisepsie listérienne avait déjà, dans la plupart des grands hôpitaux des pays voisins, transformé

la pratique chirurgicale et changé du tout au tout les résultats des grandes opérations. Nous avions alors, il est vrai, à lutter contre des obstacles qu'il ne dépendait pas de nous de faire disparaître. N'ayant aucune influence directe sur les administrations hospitalières, nous étions obligés de nous servir de ce qu'on voulait bien nous donner, et nous nous débattions impuissants contre les difficultés de toutes sortes que nous créait, en outre, l'organisation défectueuse de nos services. Depuis quelques années, heureusement, cet état de choses a changé; un esprit nouveau anime les administrations hospitalières que les exigences de leur budget ne lient pas trop étroitement, et, dans la plupart des services de nos grands hôpitaux, il est possible de satisfaire aujourd'hui aux règles de l'antisepsie. Et cependant, malgré ces progrès accomplis, si l'on considère l'ensemble des hôpitaux répandus sur toute l'étendue du territoire, on est péniblement impressionné à la vue de ce qui nous manque encore pour une bonne organisation des services chirurgicaux.

Ces questions d'organisation ont, pour l'avenir de notre chirurgie, une importance immense ; car, là où nous ne trouvons pas la sécurité, nous n'avons pas le droit d'opérer, en dehors des cas d'urgence qui réclament absolument une intervention immédiate. Or, pour réaliser ces conditions d'antisepsie absolue, qui seules peuvent donner au chirurgien et la hardiesse et la confiance en soi, il nous faut des installations spéciales, où nous trouvions un personnel secondaire et un matériel appropriés à nos nouveaux besoins. Un outillage nouveau est aussi indispensable pour l'exercice de notre art que pour les diverses industries qui ont été récemment transformées par la science. Il faut se garder sans doute de se laisser séduire par ces installations d'apparat qui servent autant à l'éblouissement du public qu'à l'exercice d'une chirurgie réellement scientifique ; mais nous

n'avons pas encore à nous prémunir contre cet excès, et dans les hôpitaux auxquels je fais allusion, les installations sont tellement élémentaires qu'on les eût trouvées à peine suffisantes il y trente ans.

On a fait beaucoup sans doute, je le répète, dans ces dernières années, pour améliorer les conditions d'exercice de notre art. On a construit quelques hôpitaux excellents et on en a réinstallé un certain nombre d'autres. En nous fournissant tout ce qui est nécessaire pour de bons pansements, on nous a mis à même d'obtenir d'aussi beaux résultats opératoires que dans n'importe quel hôpital, et de faire oublier ces anciennes statistiques des hôpitaux de Paris, qu'on nous a si longtemps reprochées comme un signe d'infériorité de notre chirurgie. Mais, malgré ces améliorations réelles, il ne faut pas nous illusionner sur ce qui nous reste encore à faire, soit au point de vue du perfectionnement de notre outillage, soit au point de vue de l'organisation de nos services. Or, comme ce sont là deux facteurs importants dans la solution des problèmes qui nous occupent et qui ont pour unique objectif la marche en avant de la chirurgie française, je vous demande la permission de m'y arrêter un instant.

Le niveau de la chirurgie dans un pays est subordonné à deux causes principales : à la valeur de son personnel et aux institutions qui permettent à ce personnel de fournir ce qu'il est capable de produire. Or, si nous jetons les yeux autour de nous, nous voyons, d'une part, un personnel hors ligne, des mieux armés pour l'action, par la science acquise et les aptitudes individuelles; de l'autre, des institutions non seulement peu favorables au développement de ces avantages exceptionnels, mais propres à stériliser les meilleures volontés; d'un côté, une surabondance de talent et d'énergie; de l'autre, des forces perdues et une quantité de matériaux inexploités.

Nous avons aujourd'hui en France, dans la jeune génération chirurgicale, une telle pléthore d'hommes de valeur qu'il est presque impossible de les placer, à leur jour, à leur heure, dans une situation favorable au développement de leur talent. Jamais les concours d'agrégation n'ont été plus brillants qu'aujourd'hui ; jamais les concours des hôpitaux, soit à Paris, soit à Lyon ou dans les grandes villes de province, n'ont été plus suivis et n'ont fait éclore plus de talents. Chaque concours nous révèle des candidats hors ligne, qui apparaissent comme des esprits originaux, prêts à produire, à qui il ne manque que l'occasion propice et des conditions favorables. On salue en eux l'espoir de la chirurgie française; on se plaît à leur prédire un avenir brillant, et on ne doute pas de sa réalisation prochaine. Mais, pour qu'un grand chirurgien puisse se révéler parmi eux, il faut, avant toute chose, leur donner un service et des malades ; il faut qu'ils puissent agir sous leur propre responsabilité et montrer que leurs qualités pratiques sont corrélatives des brillantes facultés dont ils ont fait preuve dans leurs concours.

Ils sont là, impatients d'agir et de s'affirmer, mais l'occasion leur manque. Ils attendent longtemps, et les jours passent, et l'âge arrive, entraînant avec lui d'autres préoccupations, et lorsqu'ils sont enfin en possession du service si longtemps ambitionné, ils ont déjà fourni une partie de leur carrière.

Il y a, dans cette organisation dont ils sont les victimes, une immense déperdition de force qui se fait au détriment de la chirurgie française, et dont doivent se préoccuper tous ceux qui jettent les yeux au delà du moment présent.

Comment remédier à ce danger qui frappe tous les yeux impartiaux ? Il ne serait peut-être pas difficile de résoudre la question à la satisfaction de tous les intéressés, si l'on n'avait

à compter avec les mœurs, les traditions et les préjugés qui viennent compliquer le problème.

D'ailleurs, cette situation difficile n'existe pas partout. Il est des villes où des institutions plus favorables aux jeunes chirurgiens ont pu, longtemps avant la création des Facultés, et grâce au concours, susciter de longues séries d'hommes de valeur. Mais je ne puis examiner ici telle ou telle institution en particulier : c'est l'ensemble de nos institutions que j'ai en vue ; or, quand on jette les yeux sur les divers points de la France, on voit de nombreuses villes qui possèdent les éléments de riches services de chirurgie et où, faute d'argent, et surtout faute d'une idée organisatrice, on laisse ces richesses encore inexploitées. Il est fâcheux qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen d'attirer vers elles le trop-plein des travailleurs qu'on constate dans certaines régions. Mais l'a-t-on bien cherché ?

La multiplicité des universités en Allemagne et dans les pays de langue allemande a favorisé, même dans les villes de second et de troisième ordre, la création de centres scientifiques qui attirent les jeunes chirurgiens de valeur. Ils trouvent là, avec une position indépendante et honorée, un champ d'étude assez vaste et assez varié pour alimenter leur activité. Ils peuvent alors entreprendre et mener à bien des travaux de longue haleine qui leur permettent de se faire un nom dans la science à un âge où beaucoup de nos compatriotes attendent encore l'occasion de se montrer. On ne craint pas, en Allemagne, d'aller enseigner dans ces petites universités, parce qu'on sait qu'on y trouvera la notoriété, la gloire même, si on la mérite, et qu'on n'ignore pas qu'un début dans une ville reculée, loin d'être un obstacle à l'entrée dans les grandes universités, sera le meilleur titre pour y pénétrer.

Mais, indépendamment de la difficulté qu'ont nos jeunes chi-

rurgiens à obtenir un service dans les grands hôpitaux, ils trouveront plus tard, une fois arrivés en possession de leur instrument de travail, plus d'un obstacle à la direction de leur activité dans le sens où elle pourrait le plus utilement s'exercer.

La vieille querelle entre les spécialistes et les partisans de l'enseignement encyclopédique n'est pas encore éteinte chez nous, et ce n'est pas ici le lieu de la raviver. Mais, quels que soient les dangers d'une division trop grande et surtout trop hâtive de l'art chirurgical, il suffit de regarder ce qui se passe autour de nous pour comprendre combien certaines branches de la chirurgie ont gagné à être l'objet d'une culture élective. Je ne parle pas, bien entendu, de ces hommes qui résument, dans le petit coin de la chirurgie qu'ils exploitent, le commencement et la fin de leur science; je fais allusion à ces hommes distingués et fortement instruits qui veulent appliquer à un terrain choisi par eux les connaissances générales antérieurement acquises.

Quels progrès n'ont pas fait certaines branches de la chirurgie, l'ophtalmologie, la gynécologie, par exemple, depuis qu'elles ont été l'objet de ces spécialisations électives et secondaires? Quoique les services spéciaux soient aujourd'hui plus nombreux à l'étranger que chez nous, nous ne devons pas oublier que nous avons donné l'exemple, et que les écoles du Midi, de l'Antiquaille, de Necker, et autres, sont depuis longtemps florissantes.

Mais, du reste, qu'on le veuille ou qu'on s'y oppose, les spécialités se créent et s'établissent lorsqu'elles répondent à un besoin réel; et pour empêcher qu'elles ne servent de tréteaux à des gens indignes ou compromettants, nous n'avons qu'à les déclarer comme faisant partie de notre domaine, dans les grands

hôpitaux et les corps enseignants, et à les faire occuper par des hommes qui aient déjà fait leurs preuves.

La crainte des services spéciaux ainsi organisés me paraît une erreur et un anachronisme. La division du travail s'impose à nous comme une nécessité; nous n'échappons pas aux lois économiques. A mesure que notre champ s'étend et que la culture en devient plus difficile, il nous faut des ouvriers spéciaux. Sous peine de déchoir, nous devons travailler avec les instruments les plus perfectionnés tous les coins de notre domaine, lui demander tous les produits dont nous avons besoin, et de ne pas faire des spécialités un article d'importation qui n'a malheureusement que trop longtemps prospéré à notre détriment et au plus grand profit de nos concurrents étrangers.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette incursion que je viens de faire sur les conditions qui entravent à l'heure actuelle le développement de la chirurgie en France. Nous ne sommes pas, certainement, chargés d'y remédier, et nous ne le pourrions pas encore aujourd'hui par notre intervention directe. Mais à quoi serviraient les congrès s'ils ne suscitaient des mouvements d'opinion, s'ils n'étaient le lieu d'élection pour l'examen préalable des grandes questions d'organisation que les pouvoirs publics pourront être un jour appelés à résoudre? Nous formons à l'heure qu'il est la réunion de chirurgiens la plus nombreuse, la plus compétente, la plus autorisée, et par cela même la plus capable de comprendre, malgré la diversité de nos intérêts particuliers, les intérêts généraux de la chirurgie dans notre pays. Aussi ai-je pensé qu'en appelant votre attention sur ces questions vitales, bien qu'elles paraissent ne toucher qu'un petit nombre d'entre nous, je pourrais provoquer des réflexions utiles, des échanges d'idées qui prépareraient la solution des difficultés pendantes et nous aideraient à tirer un meilleur parti de toutes

nos ressources. Si nous ne voulons pas rester en arrière, il faut d'abord écarter les obstacles qui entravent notre marche et neutralisent nos moyens d'action.

Pour ces luttes pacifiques qu'une noble émulation suscite aujourd'hui entre toutes les nations civilisées, nous avons des qualités héréditaires que, pour longtemps encore, il faut l'espérer, l'atavisme fixera dans notre race. Malgré les changements de surface que le temps et les transformations politiques et sociales peuvent nous imprimer, nous nous retrouvons toujours avec les mêmes facultés natives qu'on nous a attribuées de tout temps. Et au point de vue spécial que j'envisage, c'est-à-dire au point de vue de l'exercice d'un art où le moindre oubli, la moindre erreur, peuvent avoir les conséquences les plus graves, ce que nous devons tâcher de conserver et de cultiver le mieux dans l'héritage de nos ancêtres, c'est le sens pratique, la vue claire et nette des choses qui favorise la promptitude des décisions, et, d'autre part, le tact et la mesure qui répriment au besoin les écarts d'une imagination trop vive.

Avec ces avantages fécondés par l'esprit scientifique qui se généralise de plus en plus, et rehaussés par le sentiment moral qui a toujours guidé notre chirurgie, nous pouvons envisager l'avenir avec confiance ; car il dépend de nous, de notre volonté seule, c'est-à-dire de notre travail, d'être à la place que nous devons occuper. C'est en resserrant cette association de l'esprit scientifique avec le sentiment moral que nous élèverons de plus en plus la chirurgie vers cet idéal que rêvaient les anciens lorsqu'ils avaient divinisé notre art.

Nous assistons aujourd'hui à une des grandes évolutions de la chirurgie. Elle traverse une période exceptionnellement brillante et féconde, mais qui n'est pas sans péril. Grâce à l'antisepsie, nous pouvons faire couramment ce que les chirurgiens

les plus audacieux osaient à peine tenter il y a quelques années. Non seulement les opérations autrefois réputées les plus graves réussissent journellement, mais la mortalité est devenue pour ainsi dire nulle après un grand nombre d'entre elles. L'innocuité, ou au moins la faible gravité des plaies opératoires bien conduites, nous a rendus plus hardis, et une foule d'opérations que nous jugions, hier encore, ou dangereuses ou inutiles, peuvent être présentées sous un tout autre aspect, grâce à la séduction de leur succès immédiat.

Mais le succès d'une opération ne prouve pas que cette opération fût nécessaire ; en chirurgie comme en morale, le succès ne justifie rien par lui-même, et il ne peut justifier surtout ces opérations qui donneront des résultats d'autant meilleurs qu'elles seront moins nécessaires.

A mesure que notre puissance augmente, notre responsabilité s'accroît. Mais, pour nous mettre en garde contre les entraînements dangereux, nous n'avons qu'à nous rappeler la noble devise que la *Société de chirurgie* a inscrite au frontispice de ses œuvres : *Vérité dans la science, moralité dans l'art.*

J'aurais pu, en ouvrant cette seconde session, vous parler des résultats déjà acquis par nos premiers travaux ; mais j'ai préféré attirer votre attention sur ce dont nous avons besoin, plutôt que sur ce que nous possédons déjà.

Nous n'avons tous qu'une pensée : concourir dans la mesure de nos forces, à l'avancement et à la considération de la chirurgie dans notre pays ; or, pour arriver à ce but, comme pour se préparer à une lutte quelconque, il est toujours plus utile de connaître ses défauts que de contempler ses qualités.

Depuis plus de trois siècles, notre chirurgie a fait une grande

figure dans le monde ; elle a été souvent hors de pair et s'est toujours tenue au premier rang. Il y a trois cents ans aujourd'hui qu'Ambroise Paré avait mis la dernière main à son œuvre, que que toutes les nations considèrent comme le point de départ de la chirurgie moderne. Souvenons-nous de ces trois siècles de grandeur et de gloire, non pas pour nous admirer dans le passé, mais pour en préparer un quatrième par notre travail et nos efforts communs.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.